

GEORGES RODENBACH

---

# *La Vocation*

ILLUSTRATIONS DE H. CASSIERS



PARIS

PAUL OLLENDORFF, ÉDITEUR

28 bis, rue de Richelieu, 28 bis

—  
MDCCLXCV

# **La Vocation**

**Georges Rodenbach**



**Paul Ollendorff, Paris, 1895**

**Exporté de Wikisource le 05/06/2017**

# TABLE DES MATIÈRES

(ne fait pas partie de l'ouvrage original)

Prologue

PREMIÈRE PARTIE

- I
- II
- III
- IV
- V
- VI

DEUXIÈME PARTIE

- I
- II
- III
- IV
- V
- VI
- VII
- VIII

TROISIÈME PARTIE

- I

II  
III  
IV  
V

Épilogue



## PROLOGUE

Chaque matin, à la même heure, M<sup>me</sup> Cadzand et son fils, Hans Cadzand, s'en revenaient de la messe de huit heures, à Notre-Dame, vers la rue de l'Âne-Aveugle où ils habitaient.

Bruges, la vieille ville grise, s'éveillait à peine. Les passants étaient rares : seules, quelques béguines matineuses, ou parfois des paysannes menant une charrette attelée de chiens, et qui, de porte en porte, vendaient du lait contenu dans de miroitantes cruches de cuivre, clairs de lune de ces brouillards. Car la brume se clarifiait si lentement, brume du nord qui se désagrège, crépuscule d'aube d'une pâleur mortelle.

Bruges avait l'air d'une ville-fantôme. Les arbres des quais, les hautes tours renonçaient, réconciliés par la même mousseline. Brouillard opaque, et sans nul interstice ! Le carillon lui-même paraissait devoir s'évader, forcer un préau de ouate pour être libre dans l'air, atteindre les pignons sur lesquels, tous les quarts d'heure, les cloches répandaient, comme feuille à feuille, un mélancolique automne de musique.

Hans Cadzand et sa mère marchaient au long des canaux, en groupe muet, taciturnes. Elle était toujours habillée d'étoffes foncées ; lui vêtu de noir, avec on ne sait quoi de démodé, de hors du temps dans la coupe sévère de ses habits, quelque chose d'hermétique et d'un peu ecclésiastique. Il apparaissait

jeune encore, plutôt en deçà de la trentaine, d'une noblesse de visage qui éblouissait ; et on s'étonnait qu'il fût si triste, étant si beau. Un teint mat où brûlaient des yeux de fièvre, et une chevelure blonde, tumultueuse, où il y avait du miel, de l'ambre, des feuilles mortes.

Sa mère, vieillissante, cheminait à côté de lui ; mais, si proches, ils semblaient en réalité si distants ! Est-ce que les quais ne sont pas parallèles ? Pourtant toute l'eau froide des canaux les sépare. Eux également avaient l'air de poursuivre chacun des songes, sans les mêler. Un grand mystère morose régnait entre eux, froid aussi et impénétrable comme l'eau elle-même. Quel était-il ? La curiosité publique s'en inquiétait. On les épiait souvent au passage, derrière le tulle des rideaux, dans les placides demeures ; et, grâce à l'indiscrétion de ces petits miroirs qu'on appelle *espions*, fixés sur l'appui extérieur des fenêtres, on cherchait encore, tandis qu'ils s'éloignaient, à capturer un geste, un échange de regards, un signe, une nuance de profil qui pût aider à élucider leur secret.

L'énigme de cette double existence pensive apparaissait d'autant plus inexplicable aux habitants de Bruges que la vie avait été clémentine pour M<sup>me</sup> Cadzand et son fils.

Ils appartenaient à une ancienne famille ; ils possédaient un patrimoine ample. Or ils menaient une existence casanière, claustrale, humble et réduite au plus strict. Ils dépensaient leurs revenus en bonnes œuvres, en aumônes.

Qu'est-il arrivé pour qu'ils se déprennent ainsi de la vie ?

Le fils surtout se conduisait si en dehors de la règle, et de son âge ! Certes, la mère, elle, avait subi naguère un grand

malheur, devenue veuve après quelques mois de mariage seulement. Mais le temps met des baumes, une force d'oubli sur cette sorte de douleur. Il congèle les plus brûlantes larmes en ce grésil de perles funéraires dont les tombes s'ornent.

Et puis M<sup>me</sup> Cadzand avait eu la compensation de ce fils exemplaire.

Maintenant encore, il ne sortait jamais qu'avec elle. Il n'avait pas d'amis, il n'allait nulle part. Les femmes regardaient avec envie cette mère toujours accompagnée. C'est le chagrin de toutes les femmes que leurs enfants se séparent d'elles. Leur giron est triste alors comme un pays qu'on quitte. Or celle-ci avait réalisé le rêve. Elle était toute à son fils. Son fils était tout à elle.

Mais c'était là précisément ce qui paraissait anormal : pourquoi, étant si unis, semblaient-ils malheureux ?

Eux, sans se douter qu'ils attiraient l'attention, et que tous les yeux, trop inoccupés dans cette ville morte, se trouvaient orientés vers eux, chaque matin continuaient à s'en revenir de la messe, au long des quais, d'une marche si amortie, et si étrangers à ce qui n'est pas leur âme que même les cygnes des canaux, tout impressionnables, ne s'en effarouchaient pas, ne sentaient pas l'ombre du couple noir tatouer de deuil leur blanc silence.



# **PREMIÈRE PARTIE**

# I

Lorsque Hans Cadzand était né, l'antique demeure de la rue de l'Âne-Aveugle fut en fête. Le vieux visage noirci de la façade s'égayait du rire blanc des rideaux de tulle aux vitres, que M<sup>me</sup> Cadzand avait voulu neufs aussi, et clairs, pour ce divin moment de la nativité. Joli trousseau des fenêtres qu'on avait préparé, parallèlement avec celui de l'enfant. Ah ! tous les frais matins, les longs soirs durant lesquels on avait, dans la maison, cousu, taillé, brodé, festonné ces blancheurs ! Joie de la future mère à élaborer, à réaliser dans la plus fine toile, la plus immatérielle batiste, à raffiner de dentelles, ce qui entourerait les membres et le sommeil du petit. Elle avait tenu à faire elle-même la layette. Il lui semblait qu'elle seule savait la taille, les dimensions exactes, puisqu'elle seule connaissait déjà le futur enfant et en voyait la mesure en elle-même. Et puis nuls doigts étrangers sur ce trousseau infantile qui toucherait à même la chair. Confectionné et manié seulement par elle, il prendrait quelque chose de la douceur de ses mains, du mouvement de son âme. Il serait comme un prolongement d'elle-même. Et ainsi, c'est encore en elle que l'enfant se croirait quand il reposerait parmi ces linges et ces langes.

Il naquit un an, jour pour jour, après le mariage de ses parents. Double anniversaire ! Et un fils, un héritier pour

perpétuer ce beau nom de Cadzand, tant en honneur depuis si longtemps dans le pays. Le père du nouveau-né continuait ce nom dignement. C'était un érudit, qui s'était fait nommer archiviste de la province pour vivre parmi les chroniques, les chartes, les incunables, les manuscrits précieux, épaves de l'ère glorieuse de Bruges, preuves authentiques d'un grand passé qu'il se plaisait parfois à rééditer en des éditions annotées, des monographies savantes. Au moment de la naissance de l'enfant, il était tout à collationner des documents nouveaux et importants sur Hans Memling, le candide génie de Flandre, relativement au point indécis de savoir si sa châsse du martyre de sainte Ursule avait été commandée au bourgeois riche que d'aucuns le prétendent, ou si elle fut vraiment peinte à cet hôpital de Bruges où elle figure encore aujourd'hui, tandis qu'il y avait été recueilli, et pour y exprimer ses songes frais quand il entra en convalescence.



C'est ainsi, parce qu'il était tout entier dans des recherches sur le grand peintre qui l'enthousiasmait, que l'idée lui vint de donner son nom à l'enfant qui venait de naître. Hans ! le joli nom qui s'élance, un peu bref, et retombe sur lui-même,

comme d'un jet d'eau raccourci. Hans ! le nom d'un saint de l'art et qui doit porter bonheur. On baptisa l'enfant du frais nom qui, sans cesse reedit maintenant dans la demeure, par le père, la mère, la nourrice, les servantes : « Hans ! » le matin, le soir, et jusqu'en rêve, la nuit : « Hans ! Hans ! » faisait son continuel petit bruit mouillé d'un jet d'eau qui serait caché dans une chambre.

Joie de la venue d'un enfant qui est l'un et l'autre à la fois ! Miroir où les époux qui s'aiment se voient tous les deux en un seul visage. Ivresse d'une famille qui s'inaugure ! Mais tout grand bonheur est un défi, une violente lumière qui attire les papillons noirs, les mauvais sorts. Il ne faut pas qu'il y ait des hommes trop heureux. Ils décourageraient de vivre tous les autres à qui échoient seulement des heures médiocres, des joies intermittentes, des roses qu'il faut arroser avec des larmes.

Le ménage Cadzand était trop heureux. Le vieux visage noirci de la façade riait trop du rire blanc des rideaux de tulle aux vitres. La layette de Hans était trop blanche.

Il arriva un grand malheur à son père, et on dut cravater de crêpe tous les linges, on cravata de crêpe le berceau, comme d'un pavillon en berne à cette frêle barque en partance pour la vie.



Hans, qui ne comprenait rien au deuil brusque, commençait à sourire.

Ce fut une nuit que l'aventure tragique advint : toujours le berceau de Hans reposait à côté du lit où dormaient son père et sa mère. Le vaisseau voisinait avec la petite barque, veillant sur l'unique passager si débile... C'était la mère qui avait voulu cette jalouse surveillance. Elle n'osait pas confier l'enfant à la nourrice durant la nuit. Ces filles des champs ont le sommeil dur, glissant si à pic et si loin dans le sommeil, qu'elle aurait bien pu ne pas entendre le réveil de Hans, le laisser pleurer, se refroidir, avec sa manie de toujours repousser les couvertures, ce geste des nouveau-nés et des

mourants, comme si, proches du néant, ils avaient peur de tout ce qui pèse, immobilise...

Au contraire, M<sup>me</sup> Cadzand veillait sur Hans avec minutie. Elle se levait souvent, l'emmaillotait dans l'édredon ; même quand elle s'endormait, il y avait toujours quelque chose d'elle qui survivait, ce rien de conscience qui subsiste et nous réveille les jours qu'il faut se lever plus tôt, partir pour quelque gare.

Quand l'enfant ne poussait qu'un léger vagissement, à peine une éraflure dans la trame solide de son repos, c'est le père parfois qui, pour éviter à la mère de se déranger, allongeait le bras hors du lit, balançait une seconde le berceau, imprimait un léger tangage à la fragile barque qui bientôt redevenait immobile au fil du silence, ayant rendormi son petit passager.

Or, cette nuit-là, l'enfant larmoyait. M<sup>me</sup> Cadzand avait appelé son mari, elle-même tout embrouillée dans le sommeil : « Hans pleure. Berce-le un peu... »

Le père n'avait pas répondu. M<sup>me</sup> Cadzand, à moitié consciente, répéta : « Hans pleure ! »

Et comme son mari ne bougeait pas, elle tâtonna vers lui pour le réveiller, insister.

Oh ! qu'est-ce que sa main venait de toucher ? Quel glaçon a-t-elle touché ? Elle se lève précipitamment, sentant son mari muet, froid, immuable. Elle approche la veilleuse qui immobilisait des ombres au plafond, des taches comme on en voit à la surface de la lune. Elle appelle, elle consulte le visage, les mains, le corps. Tout est glacé, tout est raidi, tout est fini.

Il y avait maintenant une statue de cire qui s'allongeait